

LETTRE 22

Il invective contre le dérèglement des personnes du siècle, et contre le relâchement des moines, et il enseigne de quelle manière les domestiques des monastères doivent être vêtus, et quelle doit être leur conduite.

Paulin, à mon cher ami, et très cher frère Sévère.

La lettre que vous nous aviez adressée par un homme vêtu en moine, et qui paraît avoir peu d'esprit, a été interceptée, et elle nous a été rendue par un messenger qui en a beaucoup. Je parle de notre cher fils Sorian, en qui nous avons remarqué deux faveurs qu'il a reçues du Seigneur. La première, de ce qu'ayant un grand désir de nous voir, fondé sur la tendresse qu'il a remarqué que vous aviez pour nous, il a eu la satisfaction de ne pas venir les mains vides; nous ayant apporté une de vos lettres; et la seconde, de ce qu'il a eu l'avantage de nous exempter de voir derechef votre messenger Marachin, qui n'ayant point jugé à propos de venir jusques chez nous, soit qu'il ait été inspiré du ciel d'avoir honte de nous voir, soit que sa paresse l'ait empêché d'aller plus loin que Rome, ce fut là qu'il donna à ce frère Sorian la lettre que vous lui aviez confiée pour nous.

Le pauvre Marachin s'est sans doute réjoui d'avoir trouvé une occasion d'abrèger son voyage; de n'être pas obligé d'exécuter l'ordre que vous lui aviez donné; de prendre un habit de moine, avant que d'entrer chez nous; afin qu'il n'eût pas le déplaisir de me voir vêtu en religieux, lui qui était soldat. Qu'il demeure donc dans son habit de soldat; avec cette casaque; qui ne lui couvre que les épaules, avec ces chaussures, qu'il a crainte de changer, et cette bouche qu'il n'ouvre qu'avec peine, lorsqu'il s'agit de parler.

Nous verrons avec plus de plaisir ceux qui sont, comme nous; destinés au service de Dieu; qui ont le visage pâle comme les nôtres; qui ne se glorifient point de la couleur, et de la richesse de leurs habits, mais qui se plaisent dans la rudesse, et la pauvreté du cilice : qui ne paraissent pas en public avec des vêtements d'officiers d'armée; mais avec des manteaux en forme de sacs; qui ne portent point des boucliers à leurs ceintures, mais qui sont ceints de grosses cordes, tissus comme des rets; qui n'ont pas de ces grandes perruques, qui couvrent un front impudique, mais qui par un motif de chasteté; affectent de paraître difformes, ayant la tête rasée; le front sans cheveux, et la barbe mal faite.

Ce sont ces hommes religieux; qui ayant l'âme ornée de la pureté, ne se mettent point en peine des ajustements de leurs corps, ni d'être vêtus proprement. Comme ils emploient tous leurs soins pour l'embellissement de leur intérieur, non seulement ils négligent tout ce qui peut contribuer à la beauté du corps, mail même ils se sont une étude de paraître laids; afin de cacher avec prudence l'ornement de leur âme, sous la difformité de leurs visages.

L'habit, et le visage de ces personnes fait ordinairement mal au coeur à ceux, à qui l'odeur de la mort, est une odeur de vie; qui trouvent les douces amères, qui estiment impur ce qui est chaste, et qui ont de l'aversion pour tout ce qui est saint.

Il est donc juste que nous leur rendions la pareille, et que nous considérions leur odeur, comme une odeur de mort; de crainte que voulant par une lâche complaisance leur être agréables; nous cessions d'être l'odeur de Jésus Christ.

Quel sujet auront-ils de se plaindre de nous, si leur odeur de vie nous paraît comme une chose qui sent mal; puisque l'odeur de notre vie leur est une odeur de mort ? Ces sortes de personnes ont de l'horreur de mon jeûne; et moi de leur crapule, et de leurs débauches; ils ne peuvent souffrir l'haleine d'un moine, quand il parle, ni moi la puanteur de leurs railleries, et de leurs médisances. Si la sécheresse de notre gorge leur déplaît, la crudité de la leur m'est beaucoup plus insupportable ! S'ils regardent avec mépris le resserrement de nos entrailles, et la frugalité de notre boire et manger, je me raille de leur ventre de goinfre, et de leur gourmandise.

Que ces sortes de gens examinent donc nos actions tant qu'il leur plaira, ils trouveront que nous ne sommes pas ivres du matin comme eux; mais que le soir nous sommes encore à jeûne; que la tête ne nous fait pas mal, pour avoir trop bu de vin le jour précédent, puisque nous n'en avons pas même goûté aujourd'hui; que nous ne chancelons point en marchant, pour avoir

trop fait la débauche, mais pour avoir trop veillé, et nous être trop occupé dans les exercices de piste; de sorte que si nos démarches ne sont pas fermes, ce n'est point par un effet de la gourmandise, mais plutôt de la sobriété, et de l'abstinence.

Nous avons donc eu de la joie en recevant votre lettre par un homme qui vit comme nous; et nous vous prions de le recevoir à son retour, comme si vous nous l'aviez envoyé exprès. Mais celui qui lui a donné votre lettre a votre insu, ne mérite pas d'être mis au nombre de ceux que vous nous avez fait l'honneur de nous envoyer. Nous croyons aussi que vous regarderez comme une saveur du ciel, de ce que votre lettre ne nous a point été apportée par celui, qui vous les porte ordinairement; et que vous aurez de la reconnaissance pour celui, qui vous a rendu cet office.

Ne croyez pas néanmoins, je vous prie, que je veuille blâmer Marachin, en louant Sorian; et ne me faites pas un crime après de celui-là, de ce que je fais l'éloge de celui-ci, car je crois avoir plus loué Marachin, que de l'avoir blâmé, quand j'ai parlé de ceux, dont il doit se glorifier d'être compagnon, puis qu'il a honte d'être, ou de paraître religieux. Enfin vous savez que dans Virgile la furie est louée par ceux qui ont coutume de dire des injures aux autres.

Ne m'accusez pas, je vous prie, de violer mon serment, en ce que je vous ai cité un poète, qui n'est plus maintenant de mon étude, ni de mon goût. J'ai en cela suivi votre exemple, ayant encore la lettre que vous finissez par ces paroles du même poète : *Vivez heureux, vous autres, dont la fortune est faite.* (Eneid. 3) J'ai aussi celle où parlant de votre application ordinaire, vous l'appeliez avec Plaute en son prologue *un génie familier.*

VCO